

Sophie  
**BASSIGNAC**

**LES AQUARIUMS  
LUMINEUX**

roman

**DENOËL**  
L'art de la fiction



# Les aquariums lumineux



Sophie Bassignac

Les aquariums  
lumineux

roman

DENOËL

© *Éditions Desoël*, 2008.

Extrait de la publication

*Aux très honorables Pierre, Juliette et Pauline.*





La cour de l'immeuble rappelait un peu celle d'Hitchcock mais Claire n'était pas Grace Kelly. Installée depuis quatre ans dans ce vieux quartier de Paris, elle pensait n'avoir pas atterri là par hasard et n'imaginait plus vivre ailleurs. Cette cour était une boîte rectangulaire de cinq étages au fond pavé. En son centre, une sculpture de jeune éphèbe portant une corne d'abondance et entouré de hautes plantes vertes dissimulait les poubelles. Les propriétaires se partageaient une vingtaine d'appartements, les chambres de bonne changeant sans cesse de locataires. Une subtile hiérarchie liée au nombre de millièmes rappelait, lors de la réunion annuelle du syndic, que même si le vote restait démocratique, les revendications ne devaient pas outrepasser les mètres carrés de chacun. Il régnait là le plus grand calme en hiver. Aux beaux jours, les fenêtres s'ouvraient et la vie de tous se déversait en vrac dans la cour.

« Tu fais une connerie », avait mystérieusement lancé son père en visitant, les mains dans les poches, ce

deuxième étage lumineux mais traversant. Connaissant l'influence que cet homme avait sur elle et vraiment décidée à acheter ce trois-pièces, Claire s'était abstenue de lui demander des explications. Elle avait fait peindre tous les murs en jaune par un vieil artisan hongrois contacté par annonce. Elle fut très troublée d'apprendre sa mort quelques mois plus tard et se souvint de cet homme sympathique qui lui avait dit, un peu moqueur, « quand vous en aurez assez de ce jaune canari, je vous repeindrai tout en bleu, ou en vert, comme vous voudrez ». Elle pensa aux appartements qu'il laissait derrière lui. Que devient tout ce que nous accomplissons après notre mort ? se demandait-elle alors. Ne fais rien et tu ne mourras pas. Ne laisse aucune trace derrière toi. Ces pensées très secrètes ne lui apportaient cependant aucun réconfort.

« Tu vas supporter cet endroit ? » avait demandé sa mère, penchée à la fenêtre.

Claire s'était gardée de répondre que cette cour correspondait parfaitement à son obsession des endroits clos. Elle s'ajoutait à la liste déjà longue des objets et phobies qui la fascinaient tout en la faisant suffoquer. Il y avait les sulfures qu'elle aurait voulu collectionner en plus grand nombre si elle en avait eu les moyens, les kaléidoscopes et les boules en plastique remplies de neige artificielle. Celles-ci s'entassaient, perdant leurs eaux jaunies, dans quatre cartons au fond de la cave. Et puis côté phobie, elle entretenait sa terreur de la noyade, des tunnels, des grottes, des souterrains, des trains fan-

tômes, en y mourant régulièrement d'asphyxie, la nuit, en rêve. Selon elle, cette perturbation s'expliquait par une naissance sûrement compliquée, une sortie laborieuse du ventre maternel. Le plus simple eût été de questionner sa mère mais elle se gardait bien d'aborder ce sujet hautement miné d'un point de vue affectif et n'en faisait donc pas une histoire.

Un matin d'hiver, M. Ishida arriva dans l'immeuble presque furtivement. En une heure, deux déménageurs silencieux avaient monté chez lui une vingtaine de cartons identiques et quelques meubles neufs. Le soir même, Claire vit son voisin japonais prendre le thé dans son salon comme s'il avait toujours vécu dans la cour. Elle éprouva une attirance immédiate pour cet homme souriant et aimable. Il fut très rapidement et tacitement adopté par les propriétaires, d'habitude très suspicieux concernant les étrangers. Il parlait très bien français, s'habillait avec élégance, avait des horaires de bureau, s'absentait parfois quelques jours, jamais plus, était abonné au *Herald Tribune*. Trois semaines après son arrivée, il sidéra Claire en l'invitant à prendre le thé. C'était un matin sous le porche. Elle émit une hypothèse qu'elle adopta, finalement : il voulait connaître sa voisine pour éviter entre eux tout soupçon de voyeurisme, leurs appartements se faisant face dans la cour. Et puis Claire connaissait sa tendance à trouver suspect tout ce qu'elle ne décidait pas elle-même.

La jeune femme se réjouissait de ces invitations de plus en plus fréquentes. Ishida s'étonnait du plaisir

qu'elle prenait à ces moments de conversation polie, au cours desquelles elle ne montrait jamais aucun signe de lassitude. Il prit note des bizarreries de Claire et se garda de les juger. En véritable mystique du quotidien, maintenue hors d'eau par une répétition scrupuleuse des mêmes gestes, elle semblait vivre le rituel du thé chez son voisin comme une sorte d'expérience religieuse. Il s'en amusa, s'en agaça, s'y habitua et finit, lui aussi, par prendre un étrange plaisir à cette relation inattendue. Il n'avait pas imaginé que cette invitation formelle se transformerait en habitude.

Ce jour-là, M. Ishida avait reçu du Japon un thé vert très rare. Face à face et séparés par une table basse, assis en tailleur sur un petit coussin de soie, ils buvaient en silence le liquide fluorescent. Claire feuilletait un magazine de photographie. Elle portait ses cheveux roux très courts. Son hôte, habitué aux chevelures noires, lisses et glissantes des Japonaises, tentait mentalement d'imaginer la sensation de ces épis secs entre ses doigts. La première fois qu'il l'avait croisée devant les boîtes aux lettres, il s'était souvenu de cette réflexion d'un romancier français rencontré en avion. « En France, les rouses sont l'ultime fantasme des écrivains », lui avait dit l'homme. À l'aéroport, une grande femme brune l'attendait.

Claire tournait les pages de la revue, concentrée. Ishida lui était reconnaissant d'accepter enfin d'être là et

de ne rien dire. Avait-elle compris que le silence était ce qu'il y avait de plus japonais entre eux ? Auparavant, il avait dû se plier à de nombreux interrogatoires sur son pays, des questions de plus en plus précises sur la neige dans la littérature japonaise, le suicide amoureux, le shinto, les trains, les cryptomères, Ibuse, Dazai, ou le Monde Flottant. Sa curiosité semblait ne pas connaître de limites et Ishida s'étonnait du nombre de livres qu'elle avait déjà lus sur le Japon. Il lui arrivait de ne pas savoir répondre à ses questions et il lui conseillait des auteurs qu'il avait lus dans sa jeunesse, dont il avait tout oublié hormis l'enthousiasme qui avait accompagné leur découverte. De toute façon, ses lacunes ne portaient pas à conséquence. Sa voisine suivait un schéma romantique préconçu dont elle ne variait pas. Ainsi, il accepta de lui offrir semaine après semaine ce Japon dont elle rêvait, comme on construit patiemment une miniature compliquée et absurde. Il se souvenait d'une anecdote du poète portugais Pessoa dont il avait, jeune homme, aimé les identités successives. L'écrivain parlait quelque part de tasses en porcelaine décorées de motifs japonais qu'il utilisait pour le thé. On lui présenta un jour un éminent savant nippon de passage à Lisbonne. Il lui parla de son pays d'une façon qui déçut terriblement Pessoa. Celui-ci décida alors d'ignorer les paroles du Japonais, de retourner à la contemplation de ses tasses, source d'inspiration infinie, et de s'y tenir. Ishida attendait pourtant ce moment où Claire serait parcourue par ce frisson glacé qui finit par paralyser tout Occidental

au contact du Japon comme une goutte d'eau froide glissant le long du dos.

Certains soirs, après quelques verres de vin, il lui racontait des souvenirs d'enfance. Il lui parlait du temple de Kinkakuji qu'il avait découvert adolescent, sous la neige, un matin de grand soleil.

« La neige avait saupoudré les arbres et les toits d'une fine couche de sucre glace... », disait-il.

Puis il éclatait de rire. Décontenancée par cet éclat de joie qui ponctuait presque toutes ses phrases, par cette fine tyrannie qui blessait le sérieux de sa recherche, Claire se plongeait alors, comme pour se venger, dans la contemplation d'un temple imaginaire ou dans d'autres images exotiques qui n'appartenaient qu'à elle.

Peu à peu, la vie de Claire se mit à tourner suivant un vaste mouvement concentrique et obsessionnel autour de ce pays qu'elle pouvait ajouter à la liste de ses lieux clos : le Japon, cette île fascinante, avait pendant des siècles interdit toute incursion étrangère à l'intérieur de son monde parfait, se protégeant ainsi de poisons occidentaux comme la religion chrétienne, les chaises, la sincérité ou la logique. Elle se figurait le Japon d'alors comme un jardin enneigé qu'aucune trace de pas n'avait encore foulé. Elle lui tendit la revue. Sur une double page, on avait imprimé des photos d'hommes et de femmes assis dans le métro de Tokyo, tous endormis.

« Regardez, dit-elle, ils dorment mais ils ont tous pris soin avant de fermer les yeux de s'enlacer à leurs objets. Nous calons nos cartables entre nos jambes, nous

passons les mains dans les anses de nos sacs. Nous ne pouvons pas nous laisser aller. Parce qu'il y a toujours quelque chose à perdre quand quelqu'un d'autre est dans les parages, vous ne trouvez pas ? »

La sonnerie du téléphone interrompit à propos cette conversation dont Ishida redoutait les subtilités à venir. Il se leva avec une souplesse que Claire mettait sur le compte des exercices matinaux qu'elle le voyait faire de chez elle. Il lui tourna le dos et se mit à parler japonais. Elle se sentait bizarre, mal à l'aise ce soir-là, comme si le thé âcre et lourd avait empoisonné leur intimité. Quelque chose allait de travers qu'elle ne comprenait pas. Peut-être le début d'une phobie, un accès de paranoïa, l'intuition d'un échec, une longue maladie de tristesse... Elle chassa ses démons en un clignement de paupières et parcourut du haut en bas le dos d'Ishida. C'était un homme et elle ne savait rien de sa vie sexuelle. Elle ne savait rien de la vie sexuelle des hommes japonais. Elle se souvint qu'adolescente elle était sortie avec un ami camerounais. Épouvantée, elle avait refusé au dernier moment de coucher avec lui, ainsi convaincue d'être raciste. Il avait été très gentil, comme s'il était habitué à ces réticences. Mais cet épisode n'avait jamais trouvé d'issue dans sa mémoire, mauvais sentiment de honte face au constat de son impuissance à dépasser certaines limites. Le corps du Japonais était inquiétant, musculeux et ramassé. Il n'était pas beau mais la force qui en émanait paralysait Claire d'une agréable stupeur. Les mouvements et les

gestes d'Ishida ressemblaient à ses phrases. Ils s'arrêtaient à l'instant et à l'endroit précis où ils n'avaient plus d'utilité pratique. Alors, son corps s'immobilisait, tout simplement, avec une grâce étourdissante.

Il raccrocha, revint s'asseoir, l'air soucieux.

« Quelque chose ne va pas ? » demanda Claire.

Il fit non de la tête et esquissa un sourire.

« Vous avez beaucoup de travail en ce moment ? » reprit-elle.

À la question « que faites-vous dans la vie ? », il lui avait expliqué lors de leur premier rendez-vous qu'il était attaché à l'ambassade du Japon et que sa nomination à Paris avait été pour lui un immense honneur car il aimait beaucoup la France.

« Mardi, vous n'êtes pas rentré », ajouta-t-elle négligemment.

Ishida n'était pas surpris. Il connaissait cette surveillance. Parfois, il apercevait la silhouette de Claire dans l'obscurité de son appartement, cachée, immobile, derrière le rideau de sa chambre, se croyant invisible.

« Nous organisons une exposition sur l'architecture japonaise à Toulouse. J'ai dû m'y rendre pour l'inauguration. »

Claire sentit qu'Ishida n'était plus le même depuis le coup de téléphone qu'il avait reçu. Il était ailleurs. Ils restèrent ainsi un moment, muets, se regardant sans se voir. Alors qu'Ishida s'appêtait à resservir du thé, Claire se leva d'un bond.



« Oh ! Regardez ! Regardez ! En face ! Ça y est ! » s'exclama-t-elle.

Entre fureur et triomphe, elle pointait le doigt en direction de la cour, où une catastrophe annoncée se réalisait alors sous ses yeux. Une fenêtre venait de s'éclairer dans la cour. L'appartement au-dessus du sien était inoccupé depuis son emménagement et elle savait que cette aubaine ne durerait pas. L'événement était de taille pour Claire et Ishida n'ignorait pas la terreur malade du bruit dont souffrait sa voisine. Debout à côté d'elle, il regarda à son tour le spectacle de la cour. Un homme ouvrit la fenêtre, sortit sur le balcon et balaya les façades du regard. Il sembla s'arrêter un peu plus longuement sur le salon du Japonais. Claire et Ishida détournèrent aussitôt la tête et reculèrent dans la pièce.

« C'était trop beau ! » soupira Claire en s'asseyant lourdement, comme un soldat vaincu.

Elle regarda autour d'elle la pièce calme et lumineuse et ressentit une vive nostalgie pour la douce normalité des minutes passées et abolies. Elle se sentait lasse d'être une fois de plus incapable de supporter la réalité et ses frasques. Le regard électrique, fixant un point au-dessus de la tête d'Ishida, Claire continua sur un ton aigu, rapide, un peu fou :

« D'où sort ce type ? Vous croyez qu'il est seul ? J'espère qu'il ne s'installe pas avec toute une marmaille et une femme au foyer. Si c'est comme ça, je n'ai plus qu'à déménager. Je ne comprends pas, d'habitude la gardienne le sait quand un nouveau arrive. Là, rien. »

Claire s'arrêta net, respira profondément, essayant de se calmer. Alors qu'elle cherchait, les yeux fermés, comment survivre à sa catastrophe personnelle, Ishida se perdit dans la contemplation de la fenêtre éclairée. Une soudaine lassitude s'était emparée de lui quand l'homme s'était montré, comme la réapparition d'une ancienne douleur que le corps croyait avoir oubliée. Elle rouvrit les yeux et le regard dur de son voisin la fit tressaillir. Ishida se ressaisit et lui dit, souriant gentiment :

« Vous avez essayé ?... »

Se contenant difficilement, elle ne lui laissa pas finir sa phrase. Ishida reconnut dans le rictus de sa bouche cette folie bien occidentale, ce délabrement progressif avant-coureur de la crise de nerfs.

« J'ai tout essayé », répondit-elle, hypertendue. Elle compta sur ses doigts : « Les respirations que vous m'avez montrées, les mouvements de mon ostéopathe, les postures de yoga. Rien ne marche, rien ne me calme... C'est comme ça. Je ne supporte pas le bruit, c'est tout. Et je suis sûre d'avoir raison. Le silence est magnifique. Il est impitoyable, c'est vrai, mais il rend ce qu'il prend. Il le rend transformé. »

Claire toussa. Ses propres paroles l'angoissaient. Comme hypnotisée, elle tourna la tête vers la fenêtre éclairée, rêvant qu'elle avait rêvé. Mais non, la réalité n'était pas toujours négociable et l'appartement était bien habité. Ishida se leva et disparut dans la cuisine avec la théière.

Claire sentait une inquiétude exclusive l'envahir. La

perspective du bruit, son invasion dans sa vie à travers les murs et les planchers cerclaient sa tête d'un douloureux étau métallique.

« Ne refaites pas de thé, j'y vais, cria Claire, j'ai mal à la tête. »

Il fallait qu'elle entende, qu'elle vérifie tout de suite. Ishida la raccompagna à la porte. Ils se saluèrent à la japonaise, juste une inclination que Claire adorait. La tête penchait suivant une symétrie aléatoire, un rythme personnel qui ne correspondait pas forcément à celui de l'autre, donnant au mouvement un caractère anarchique qui l'amusait beaucoup. Elle pensait que cette façon de se saluer qui excluait tout contact physique était pourtant empreinte d'une infinie générosité, un don de soi qui n'avait pas d'équivalent en Occident où on se courbait sans réciprocité, pour s'humilier. Elle disparut dans l'obscurité de l'escalier.

« Bonne nuit ! » cria-t-elle entre deux étages.

Ishida resta planté dans l'entrée, le regard vide, hypnotisé par le balancement de son trousseau de clés accroché à la serrure de la porte. Il se dit qu'il devait cesser de la voir, qu'il ne pouvait pas l'entraîner, que c'était dangereux pour tous les deux.

Allongée sous la couette de son lit double, Claire reposait sur le dos, telle Aliénor d'Aquitaine, la gisante sublime, toute raide dans sa robe en bois. Les yeux grands ouverts et tournés vers le plafond, parfaitement

immobile, elle épiait les bruits environnants, aussi tendue que le lièvre et son chasseur dans le silence de la forêt. Alors qu'après de longues minutes elle commençait à s'endormir, elle entendit des pas au-dessus de sa tête. Son estomac se contracta instantanément, comme enfermé dans une main. Très loin, elle perçut une sonnerie de portable, des pas, une voix étouffée, puis plus rien. C'est un homme seul, se dit Claire. Quand a-t-on livré ses meubles ? Mystère. J'ai été là toute la journée, je n'ai vu personne, récapitula-t-elle, très intriguée. Elle posa les mains à plat sur son ventre, autour de son nombril, et commença une série de respirations longues. Dynamique et chantante, la voix de son ostéopathe, Christian Dietrich, la guidait à distance : « Inspiration longue dans le thorax, expiration au niveau des abdominaux, lentement. L'expiration est plus longue que l'inspiration, comme un ballon qui se dégonfle tout doucement. » Dietrich avait beaucoup de mal à lui faire comprendre ses images, le ballon, l'air qui se promène dans le corps, du crâne aux orteils, et cet incompréhensible « silence des organes » dont il lui parlait souvent. Elle se calma peu à peu, de l'air plein la tête, et abandonna son angoisse à un sommeil trouble, imagé et tendu.



# Sophie BASSIGNAC

## LES AQUARIUMS LUMINEUX

Sophie Bassignac est née à Dieppe en 1960.


Elle a grandi à Angers.

Elle se consacre à la lecture et à l'écriture.

*Les Aquariums lumineux* est son premier roman.

Fenêtres sur cour dans un immeuble parisien. Excentrique et rêveuse, Claire observe, derrière ces « aquariums lumineux » où évoluent ses voisins, les coulisses de leurs tragédies muettes. Bouleversée par sa rencontre avec le séduisant, obsédant et japonais M. Ishida, sa vie contemplative va brutalement changer d'étage. Confrontée à une réalité qu'elle avait jusqu'alors voulu ignorer, de soupçons en secrets révélés, Claire la solitaire se lance dans l'aventure.

DENOËL  
www.denoel.fr

B26024.6  03.08  
ISBN 978.2.20726024.1  
18 €  
Extrait de la publication

